



HAL
open science

Mise en pièce du citoyen. Préface pour Thibaud Jean-Paul

Jean-François Augoyard

► **To cite this version:**

Jean-François Augoyard. Mise en pièce du citoyen. Préface pour Thibaud Jean-Paul. éditeur scientifique. Regards en action : Ethnométhodologie des espaces publics, Editions A la Croisée, pp.9-18, 2002. hal-02104067

HAL Id: hal-02104067

<https://hal.science/hal-02104067v1>

Submitted on 19 Apr 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Préface

Mise en pièces du citadin

PRENDRE UN SUJET DE PROFIL MOYEN. Le sortir de son contexte avec soin. L'installer dans un laboratoire compétent. Contrôler méticuleusement l'ensemble des composantes du milieu artificiel qui pourraient influencer ses réactions réflexes ou cognitives. Lui envoyer des signaux physiques parfaitement connus en ayant soin, au début, de ne traiter qu'un seul des paramètres de ce signal (intensité, longueur d'onde, etc.). Tester, mesurer, vérifier les réactions du sujet à chaque variation du stimulus. Intégrer ces données dans l'ensemble des autres résultats obtenus avec d'autres sujets. Dégager peu à peu les constantes de réaction et les récurrences statistiques. N'incorporer de nouvelles variables qu'une fois le premier mélange bien stabilisé. Cet appareil de base dont la recette date de cent cinquante ans pourra être ensuite cuisiné en diverses façons : recherche des seuils de sensibilité et constantes d'intégration, établissement de lois psychophysiques, construction d'échelles de gêne, définition de normes de confort.

Bien évidemment, rien de tout ceci ne correspond à une situation de perception concrète et ordinaire, c'est-à-dire complexe et globale. Faisons comme Descartes, penchons-nous à la fenêtre, mais plutôt que de nous en remettre de suite à la vérité de l'entendement, prenons le temps d'observer plus en détail ce que nos sens nous montrent et ce que notre expérience ordinaire atteste¹. Considérons donc des citadins en train de marcher dans la rue. Notons d'abord qu'ils n'ont pas attendu le début de l'observation pour exister et réagir. À tout instant occupés à quelque chose, fût-ce à flâner, ils sont toujours déjà dans un milieu avec lequel ils ont à faire, environnés d'innombrables signaux physiques de nature diverse, plongés dans un flux de changements incessants affectés de rythmes différents (ainsi : relative stabilité du visuel, instabilité perpétuelle de

l'audible et de l'olfactif), portés, aussi, par leur humeur du jour, discrètement hantés par leurs souvenirs, imprégnés enfin des représentations héritées de leur culture et de leur société, de celles qui leur apprennent à voir et à entendre, à sentir et à ressentir. Ainsi, l'homme de la rue que nous regardons passer – et cela vaut pour toute situation vécue – est toujours en prise avec son milieu, jamais radicalement neutre, jamais vraiment seul non plus, de par cette pluralité qu'il porte en lui ou qu'il éprouve physiquement avec les autres passants.

Doit-on reprocher à la psychophysique née en pleine euphorie positiviste et radicalisée par le pavlovisme de n'avoir point rendu compte du vécu d'un citadin ordinaire? Sa méthode quantificatrice empruntée aux sciences physiques obtient les résultats que ses règles lui permettent, c'est-à-dire sous le régime de la division, de la fragmentation et de l'abstraction: pièces et morceaux. Malgré plusieurs remises à jour de ce savoir avide de mesurer le comportement humain, la dernière étant l'intégration de la dimension cognitive, le paradigme béhavioriste n'a pas vraiment changé depuis son invention au milieu du XIX^e siècle. Parfaitement cartésienne dans son esprit, la méthode en elle-même n'a rien de répréhensible. Elle tente de répondre par l'expérimentation à l'une des plus anciennes questions de la philosophie: « Comment pouvons-nous percevoir le monde? ». L'étonnant, c'est plutôt, malgré l'extrême réductionnisme du schéma stimulus-réponse sur lequel elle repose ou, peut-être, grâce à lui, l'extraordinaire destinée de la posture comportementaliste dans les sciences de l'homme, où l'adoubement des représentations physiques comme vérité première du monde n'a pas été le seul fait des spécialistes, tant s'en faut. La manipulation induite, c'est de dissoudre l'intentionnalité dans la causalité. Le répréhensible, c'est de donner la raison de la mesure comme l'essence du fait. L'abusif, pour en venir aux utilisateurs des résultats de la psychophysique, c'est le réemploi systématique et le transfert sans précautions d'une attitude scientifique abstraite dans l'analyse du concret. Voici donc une croyance, en fait, que la totalité de l'état et des capacités de l'homme dans un environnement *in situ* est expliquée par l'accumulation des résultats quantitatifs et sectoriels obtenus en laboratoire et dont l'addition reste, au demeurant, problématique.

Malgré son succès, car elle a permis de réels progrès dans la maîtrise scientifique et technique du milieu humain bouleversé par les avatars du progrès, nuisances en tête, la psychophysique reste toujours aussi étrangère à la plus banale des situations quotidiennes. Pourtant, le réemploi brut de ses résultats et

la transformation en procédures pratiques de notions théoriques et de méthodes validées *in vitro* ont inspiré l'intégralité des politiques de contrôle et de réparation de l'environnement sensible². Pour tout ce qui touche au domaine aménagé et bâti et à la production du confort, aujourd'hui encore, les lois et réglementations, les procédés d'évaluation, les normes et dispositifs techniques, les démarches d'expertise supposent le monde et l'homme tels qu'ils sont donnés par la psychophysique. Les conséquences en sont lourdes: étanchéité entre disciplines et composantes de l'environnement, fondement de tout raisonnement sur le quantum qu'aucun effort (aujourd'hui, l'analyse multicritère) n'arrive à articuler vraiment au qualitatif. Et les effets, dramatiques: murs anti-bruit masquant le paysage, dispositifs pour certains handicapés handicapant les autres, évocation en dernier ressort, dans les affaires de nuisance insolubles, des dimensions qualitatives, culturelles et collectives, repentirs tardifs et coûteux des concepteurs de bâtiments qui se sont contentés d'appliquer strictement les normes de confort. On n'en finirait pas de décliner les avatars d'une attitude scientifico-technique oublieuse de la complexité de l'être *in situ*.

Qu'est ce qu'une perception située ?

Les observations de simple bon sens que nous allons faire, on peut s'étonner qu'elles aient échappé à ce point non seulement à des générations de psychologues mais aussi aux gestionnaires de notre environnement pourtant armés d'un robuste pragmatisme et qui, en l'occurrence, ont perdu tout sens critique. On verra aussi, malgré l'énumération ici volontairement très sommaire des principaux caractères, que la réponse excède la forme de la question. Une perception située ne résulte pas de l'empilement d'une série d'opérations mentales qui commencent à même la sensation et finissent dans le concept; cette explication entretenue par la psychologie des facultés a été critiquée tout au long du XX^e siècle, de la *Gestalttheorie* à l'actuelle philosophie de la perception³. Par ailleurs, en tant qu'expérience vécue, une perception située est plus qu'une perception. Par sa nature contextuelle, elle est impliquée, orientée, engagée indissociable de la globalité de l'être en situation.

In situ donc, chaque canal sensoriel est d'abord ouvert de droit à l'intégralité des composantes du signal (l'intensité n'est pas nécessairement la donnée prioritaire). Ensuite, tous nos sens fonctionnent en même temps (ce qui ne veut pas

dire avec une égale performance) apportant ainsi un capital de propriétés physiques d'une richesse incommensurable. C'est exactement l'inverse du schéma cognitif dominant depuis plusieurs siècles dans la psychologie de la perception qui s'est acharnée à séparer « scientifiquement » chaque voie sensorielle, et peine aujourd'hui à reconstituer la globalité de la sensation d'abord mise en pièces⁴. En fait, peu d'éléments de ce potentiel sensible sont traités car, en situation, nous avons toujours quelque intention ou action qui sous-tend, oriente notre présent et appelle une stricte économie perceptive⁵. Loin de la psychophysique pavlovienne, la neurophysiologie contemporaine a pris acte elle-même de ce processus à la fois intégrateur et hyper-sélectif qui permet l'adaptation à la situation et l'action⁶.

Ensuite, le temps vécu que la psychophysique avait oublié entraîne deux processus connaturels à toute perception. C'est d'abord la récurrence manifestée par la mémoire antérograde qui sous-tend l'instant perceptif et lui assure le minimum de continuité indispensable à la cohérence sémantique ; elle permet que chaque présent ait du sens. L'écoute, en particulier, n'équivaut jamais à une simple tête d'enregistrement devant laquelle défileraient des sons ; en même temps, il y a une perpétuelle récapitulation de l'entendu précédent. Pierre Janet faisait déjà remarquer que la mémoire ne « succède » pas à la perception ; elle entisse l'organisation ou mieux encore, elle la précède en définissant le programme du perceptible en fonction du mémorable⁷. Le second processus fondamental est l'anticipation sans laquelle nombre de réactions motrices arriveraient trop tard. Nous ne réagissons pas item par item mais par cycles regroupant des empan d'informations et préparant déjà les adaptations aux informations du milieu et les actions à venir. Ces intégrations rythmiques préparées par nos expériences antérieures économisent le travail d'analyse des composantes internes du sensible.

Ce processus a été parfaitement décrit et analysé dès les premières décennies du XX^e siècle par le neuropsychiatre Ervin Straus qui, s'opposant au mécanisme et à l'atomisme pavlovien, a montré que sentir et se mouvoir ne sont que deux faces de cette même réalité existentielle qui caractérise l'être en situation. Exposée en 1935 dans un ouvrage majeur⁸ qui trouve des résonances chez quelques psychologues ou éthologistes des mêmes décennies⁹ et commence par la mise à jour des postulats mécanistes et spatialisants de la psychologie positiviste, sa démarche procède de façon rigoureuse, en s'appuyant sur

l'expérimentation. Ce travail fondateur à fait discrètement son chemin, d'abord aux États-Unis puis en France, dans le courant de la phénoménologie de la perception qui s'en est inspiré largement sans toujours le dire suffisamment. Plus récemment, il a trouvé des échos inespérés dans certains travaux de la neurophysiologie contemporaine qui a compris ce que d'autres sciences de l'homme ont négligé¹⁰. « Le cerveau n'est pas une machine réactive, c'est une machine proactive qui projette sur le monde ses interrogations », dit Alain Berthoz dans un ouvrage récent qui met le mouvement au centre de l'étude de la perception et où l'on trouve examinés et confirmés les principaux caractères de la perception situés indiqués plus haut. Par-delà les divergences théoriques indéniabiles entre le neuropsychiatre fondant une psychologie phénoménologique du sentir-se-mouvoir et la physiologie du système nerveux, voici donc admis le paradigme de l'être en action comme la référence pour toute observation de l'homme dans son milieu¹¹.

Enfin, dernier caractère du vécu perceptif, à la figure du « sujet » de laboratoire, s'oppose dans le concret une quasi-singularité, une individualité plus poreuse qu'on ne croit, traversée par l'instance culturelle et sociale. Sur ce quatrième point, on pouvait espérer que les sociologues s'opposent à une représentation anthropologique aussi individualiste et qu'ils opèrent la critique radicale d'une approche fondée sur le postulat d'un sujet absolu. À cette attente, la sociologie de l'après-guerre qui ne pouvait ignorer la provocation d'un paradigme aussi omniprésent n'a pas répondu vraiment, toute occupée à trouver les grands déterminants, les grandes causes de l'état critique qui convulse les sociétés contemporaines. La sociologie urbaine elle-même, à qui on peut difficilement pardonner l'omission des dimensions physiques et écologiques de la ville est restée une sociologie désincarnée, méconnaissant les effets pratiques incommensurables de la psychologie positiviste, restant une sociologie des représentations dans ses choix théoriques et dans ses méthodes¹². Comme si le percevoir et l'agir des citadins restaient des épiphénomènes dont la modalité n'affecte en rien les rapports sociaux.

À la recherche de l'expérience oubliée

À la fin des années soixante, issues pourtant des sciences sociales, quelques courageuses démarches indépendantes ou dissidentes ont heureusement insinué

dans ce consensus paresseux une inquiétude salutaire. L'attitude de ces pionniers fut jugée volontiers suspecte, voire tératologique, au regard des disciplines constituées en territoires gardés, car on empruntait à la phénoménologie pour les postulats, à l'ethnologie pour les méthodes et à la sociologie pour les objets. Nous pensons à Henri Lefebvre qui, sans renoncer vraiment aux thèses marxistes, a mené une enquête de phénoménologue sur la vie quotidienne, à Pierre Sansot, inégalable sociologue à la première personne, à R. Hoggart et B. Goodey qui, en Grande-Bretagne, entreprennent une ethnosociologie de la vie quotidienne, à Kevin Lynch et T. H. Hall aux États-Unis, connus pour leurs analyses de l'espace usuel. Pour analyser les données, on pouvait même faire appel aux outils sémiologiques (Raymond Ledrut à Toulouse, Sylvia Ostrovsky à Aix-en-Provence) ou psychanalytiques (les chercheurs du CEPS à Paris). Avec le temps, ce courant mineur qui avait su invoquer à l'occasion de lointaines autorités (Marcel Mauss, Georg Simmel, Max Weber, Walter Benjamin) a fini par être accepté, par faire école quelquefois, préparant ainsi le terrain pour le retour en ville des ethnologues, survenu plus tard (l'ethnologie endotique de G. Althabe et de M. Augé, par exemple) et les récapitulations ultérieures dont la plus connue en France est l'ouvrage de Michel de Certeau, *L'invention du quotidien*, publié en 1980. L'un des traits communs à toutes ces approches qui vont faire peu à peu de la vie quotidienne un objet d'étude à part entière, c'est au moins la volonté – car l'aboutissement est inégalement réussi – de s'enfoncer dans les pratiques concrètes et, pour les plus courageux, de plonger dans la matière sensible.

Redonner chair à l'être en ville, faire une observation méticuleuse de l'incarnation sensible des manières d'être et de faire, en chevauchant les barrières disciplinaires, en reliant les champs de l'action humaine que la sociologie séparait selon les spécialités d'école, en ne refusant pas non plus les apports d'une physique appliquée à bon escient, tel fut bien notre souci à partir de 1973, puis celui de notre laboratoire¹³. Cette recherche qui souhaitait, d'un côté, ancrer l'approche sociologique dans le perceptible pour en tirer toutes les conséquences et, de l'autre, remettre en contexte et en mouvement les paradigmes abstraits de la psychophysique de l'environnement a été un long itinéraire dans l'ordinaire urbain, refusant toute position de surplomb. Au premier travail étudiant la logique interne des façons de marcher, a suivi une longue analyse de la dimension sonore quotidienne qui s'oppose profondément à l'impérialisme

visio-géométrique régnant dans l'architecture. Ce fut ensuite l'étude de la perception du paysage et celle des conduites ordinaires en lumière nocturne. Les objets sensibles étudiés plus récemment sont les odeurs en milieu construit, la gestualité, la motricité et la difficile question de la plurisensorialité. Or, que ce soit du point de vue de l'habitat, de l'espace public, de l'environnement ou encore de la communication interpersonnelle, toutes ces pratiques sensibles ont toujours été observées comme des perceptions-actions en contexte.

Le prix de cette approche, complexe et largement pluridisciplinaire, construite sur la base d'une critique de la théorie environnementale de l'espace construit et que nous déclinons aujourd'hui sous la thématique des ambiances architecturales et urbaines¹⁴, c'est la réelle difficulté d'articuler non seulement des méthodes et des données de nature différente, mais aussi, de trouver de nouvelles façons de penser ensemble ce qui a été, jusque-là, tenu dans la scission. Parmi ces articulations majeures à repenser, deux répondent plus particulièrement à des préoccupations urbaines actuelles. La première, qui confronte le qualifiable au quantifiable, appelle une réintroduction de la dimension humaine, à part entière, dans les sciences et techniques de l'environnement. La seconde appelle à comprendre comment les deux dimensions de l'individuel et du collectif sont intimement liées dans la vie quotidienne. La double question que nous posions dans les années 80 : « Comment du social peut-il être du sensible et comment du sensible peut-il être du social ? » appelle toujours des réponses, à côté de celles que nous avons proposées et des méthodes mises en chantier¹⁵, tant le sujet reste peu exploré. Aussi est-il particulièrement intéressant de nouer un dialogue avec des auteurs qui ont un ancrage géographique et théorique différent du nôtre et dont les travaux ont été suscités par des motifs autres, en l'occurrence, la remise en cause des méthodes d'observation en sciences sociales et de leurs implications épistémologiques. Le point commun, c'est une tentative semblable pour renouer les fils de l'expérience quotidienne tronçonnée par des savoirs mécanistes et perdue dans l'éclatement de découpages disciplinaires.

Placée sous la bannière éloquente du « regard en action », la présente anthologie vient apporter de très précieuses contributions au thème de la perception située, c'est-à-dire existentiellement active et socialement interactive. Dès lors, on comprendra aisément qu'elle ait une place de choix dans la collection « Ambiances, Ambiance » qui entend donner accueil et voix aux recherches,

essais et études qui éclairent la situation urbaine contemporaine dans le sens où nous l'avons précisé plus haut.

Jean-Paul Thibaud, sociologue au CNRS et qui œuvre depuis une quinzaine d'années dans le champ de l'environnement urbain et des ambiances, cultive depuis longtemps une grande connaissance du courant qu'il présente ici¹⁶. Encore qu'on puisse en souhaiter une utilisation bien plus large dans les sciences sociales, les idées de l'ethnométhodologie ne sont plus tout à fait inconnues dans les milieux universitaires français¹⁷. Il n'en va pas de même pour les textes de première main qui ne sont accessibles qu'au lecteur anglophone.

À la suite d'un périple et de contacts directs avec les auteurs vivants, en particulier aux États-Unis, Jean-Paul Thibaud a retenu un ensemble de textes qui concernent plus directement l'espace urbain ou dont la teneur éclaire particulièrement bien certains comportements ordinaires qui nous paraissent pourtant énigmatiques, tels les attentes d'anormalité, la visibilité de l'ordre public, la logique de l'observation ordinaire, la confrontation avec les « réalités discordantes ». L'éclairante présentation fera gagner un temps précieux au lecteur peu au fait d'un mouvement de pensée diffus et dont la cohérence et la structure mouvantes ne sont pas faciles à cerner. Mais plus largement, on trouvera très vite bien d'autres mérites et d'autres vertus à ces textes ancrés dans le quotidien, évocateurs d'une expérience tellement nôtre, tellement éprouvée et tellement oubliée que nous n'avions peut-être jamais osé imaginer l'insigne richesse de cette pensée pratique inaperçue.

Jean-François Augoyard
Avril 2002

Notes

1. Cf. le célèbre passage de la Méditation seconde où l'on trouve poussée à bout la mise en doute de ce que nos sens nous montrent, cette « fiction de l'esprit » (cf. les secondes objections et les secondes réponses) permettant de remonter à la certitude première du Cogito.
2. C'est-à-dire des composantes de l'environnement effectivement perceptibles, d'autres composantes tout aussi présentes, voire nocives, pouvant échapper au contrôle sensoriel, telles les émanations chimiques sans odeur ni goût, tels les ultrasons ou infrasons.
3. Pour un premier aperçu sur cette réflexion majoritairement influencée par la philosophie analytique, le lecteur français pourra lire Renaud Barbaras, *La perception ; essai sur le sensible*, Paris, Hatier, 1994. Cf. aussi la note 4.
4. En d'autres cultures non soumises à l'influence occidentale, on trouve l'intersensorialité comme état premier de la perception, l'organisation du mélange des sens étant catégorisée et commandée par des intentions et actions en prise avec la situation : chasse, pratiques religieuses ou thérapeutiques, consultation de présages. On n'omettra pas, dans la culture occidentale elle-même, une tradition mineure mais récurrente plutôt tenue par les poètes et prosateurs défendant les correspondances sensorielles. Citons, enfin, les actuels travaux de psychologues explorant l'intermodalité à la suite de Werner et Marks (cf. la synthèse de Joëlle Proust, *Perception et intermodalité*, Paris, PUF, 1997) et le traitement de cette question en neurophysiologie avec les notions de convergence et de cohérence multisensorielle (cf. la note 6).
5. On pourra aborder la question de la sélectivité sensorielle en partant de l'ouvrage excellent et d'un abord facile de Roger Ninio : *L'empreinte des sens*, Paris, Odile Jacob/Le Seuil, 1989. Rappelons aussi la thèse séduisante de l'*affordance* proposée par Gibson. Les propriétés physiques pertinentes se grouperaient déjà en « offrandes » pour l'action à venir.
6. Cf. Alain Berthoz, *Le sens du mouvement*, Paris, Éditions Odile Jacob, 1997.
7. Pierre Janet, *L'évolution de la mémoire et de la notion de temps*, Paris, Éditions Chabine, 1928.
8. *Vom Sinn der Sinne*, Berlin, Springer-Verlag, 1935. L'ouvrage a été traduit plus tard en anglais au début des années soixante et plus récemment en français (*Du sens des sens*, Grenoble, Éditions Jérôme Million, 1989) dans une belle traduction de G. Thinès et J.-P. Legrand.
9. Von Uexküll, Buytendijk, von Weiszaecker.
10. Telle la psychologie sociale qui n'a pas vraiment remis en cause les acquis du béhaviorisme.
11. Dans l'ouvrage cité à la note 5, Berthoz semble ne pas connaître Straus et n'évoque que von Uexküll.
12. À notre sens, la sociologie des modes de vie est restée une sociologie des représentations.
13. Le CRESSON (Centre de recherche sur l'espace sonore et l'environnement urbain) qui comprend actuellement trente personnes est un laboratoire pluridisciplinaire de l'École d'Architecture de Grenoble intégré à une unité du CNRS et du Ministère de la Culture « Ambiances architecturales et urbaines ».

14. Sur les raisons du passage d'une thématique de l'environnement à celle des ambiances on peut se référer au numéro spécial des *Cahiers de la Recherche Architecturale*, « Ambiances architecturales et urbaines », automne 1998, n° 42/43, Éditions Parenthèses / PUF.
15. Cf. sous la direction de Michelle Grosjean et Jean-Paul Thibaud, *L'urbain en méthodes*, Marseille, Éditions Parenthèses, 2001.
16. Son premier travail majeur fut une remarquable thèse sur les usages publics et paradoxaux du baladeur sonore.
17. Grâce au travail talentueux et de longue date de quelques sociologues français comme Louis Quéré et Isaac Joseph.